

« Je vous écris d'un pays lointain ».

Henri Michaux

DOWN TOWN

Personnages : **Diego Sanchez.**

L'autre, toujours identique à lui-même bien que désigné tantôt comme « l'agent », « un voisin », « un autre voisin », « un reporter »...

VOIX radiophonique off.

La scène figure un cube vide aux parois absentes : seules les arêtes sont matérialisées. Il serait bon que l'on devine les mêmes cubes à gauche, à droite, au-dessus et au-dessous : ils figurent des appartements. Au centre de la pièce, deux hommes : le futur locataire et l'agent immobilier.

Scène 1 : La visite

L'agent : Voyez par vous-même : c'est très grand, n'est-ce pas ? Et tellement central. Et puis ce qui étonne, c'est le calme. Pour un appartement aussi central, le calme est absolu. Avec le triple vitrage, pas un bruit ne parvient de la rue. Et avec les cloisonsl'isolement est tel que...c'est bien simple, on se croirait seul au monde. Qu'est-ce que vous en dites ?

Diego : J'écoute le silence et j'hésite à le rompre.

L'agent : A votre place, je n'hésiterais pas. C'est très grand, très central, très silencieux, très lumineux aussi : voyez ! Vous avez cette baie immense, et derrière la baie, le balcon. Une ouverture sur le monde.

Ils avancent vers la salle et sortent du cube appartement. Aussitôt un vacarme de moteurs et de bruits de trains se fait entendre.

L'agent hurlant : La nuit, la circulation s'arrête : c'est un quartier d'affaires ! La nuit, il règne un silence de mort ! A l'est, vous voyez scintiller les lumières du port et à l'ouest, vous apercevez la cathédrale illuminée : c'est grandiose ! Penchez-vous un peu, pour voir.

Loin de se pencher, Diego rentre dans le cube appartement, suivi de l'agent immobilier. Aussitôt règne le silence.

L'agent : Clarté le jour, silence la nuit. Que demander de plus ?

Diego : Quand pourrais-je emménager ?

L'agent : Libre de suite, entièrement refait à neuf. L'eau et l'électricité ne sont pas encore en service, mais nous ferons le nécessaire avant votre emménagement, si bien sûr...

Diego : Bien sûr ... je crois que nous allons pouvoir nous entendre.

L'agent : A la bonne heure. Vous ne le regretterez pas. Il n'y a qu'une pièce, comme vous le voyez, mais si vaste ! Et tout le confort : ici un évier double bac, là les sanitaires, enfin voyez vous-même, lorsque ce sera opérationnel, ce sera très fonctionnel.

Diego : Opérationnel ?

L'agent : Lorsque nous aurons fait le nécessaire auprès des services, vous verrez alors combien cet appartement est fonctionnel. Un bijou de fonctionnalité, un écrin qui n'attend qu'à être personnalisé (vous devez avoir un goût très sûr), une virtualité positive qui vous aidera à vous recentrer sur l'essentiel : travail, méditation, sommeil, contemplation, tout ici vous est donné pour que vous réalisiez pleinement votre vie.

Diego : Inutile d'insister : je crois que nous allons pouvoir nous entendre. Je signe.

L'agent : A la bonne heure ! Mais apprenez cher monsieur qu'on ne signe pas n'importe comment ni n'importe où, laissez-moi vous accompagner au bureau pour les formalités. Après vous.

Diego : Je vous en prie. Je vous suis.

L'agent : Je vous demande pardon, mais je ne me permettrais pas. Veuillez me précéder.

Diego : Veuillez ne pas m'excéder, sortons, voulez-vous ?

L'agent : Après vous, si vous voulez bien. Vous n'êtes pas encore ici chez vous, n'est-ce pas ?

Diego sort par le fond, suivi de l'agent. Celui-ci aussitôt sort de sa poche une laisse ou une chaîne qu'il passe au cou de Diego, qu'il tire ainsi hors de la scène.

Scène 2 : Le bail

Même structure cubique, mais c'est ailleurs. Un bureau... Diego, entravé, est attaché à un montant du cube, ou à un meuble s'il y en a un.

L'agent : Comprenez cher monsieur qu'il nous faut un minimum de garanties. Carte d'identité, livret de famille, certificat de non décès, les mêmes pièces devant être fournies par la personne qui vous servira de caution. On ne peut offrir notre plus belle vue sur la ville avec le silence en prime à quelqu'un sans identité ou qui serait décédé, comprenez-vous ?

Alors sortez-moi vos papiers et je verrai ce que je peux en faire.

Diego s'exécute et sort de son imperméable toute une liasse de papiers et documents.

L'agent *prenant comme au hasard la carte d'identité et s'énervant soudain, jouant le dépit :*

Voilà... Voilà, je vous faisais confiance, j'en étais venu à vous considérer comme un ami et j'apprends que vous êtes français ! Vous ne me l'aviez pas dit ! Je vais faire mon possible, mais nous avons des quotas, savez-vous ? Monsieur Diego Sanchez, sexe masculin, ... bon, circonstance atténuante, vous êtes né à St Malo : c'est un bon point pour vous : nous aimons beaucoup les malouins, leur tradition de marine, et cet écrivain romantique que vous avez, là... Chateaubriand : tantôt tout ça nous fait bander, tantôt tout ça nous fait pleurer... Mais il y a des lois. Avez-vous un contrat de travail au moins ?

Diego désignant de son corps, avec peine, un document : Là.

L'agent consultant le document: Vous êtes musicien ?

Diego : Un peu, pas exactement...

L'agent : Ne me racontez pas d'histoire, pour être embauché au national philharmonique il faut être musicien, et un bon !

Diego : Je suis luthier. Je joue aussi, bien sûr, un peu. Mais j'ai été embauché pour entretenir les cordes de l'orchestre. Les instruments à cordes, veux-je dire.

L'agent : Je vois je vois... Donc vous n'aurez pas de problème pour trouver un cautionnaire.

J'imagine que le maestro du philharmonique pourra se porter garant. Ou tout autre de ces messieurs

qui se croient importants j'imagine...le directeur artistique, l'administrateur...Bien, bien...mais il y a ce problème de quotas :

ON NE PEUT PAS ACCUEILLIR TOUS LES MUSICIENS DE LA PLANETE, comprenez-vous ?...Je vais voir ce que je peux faire. Mais avec les 22 chanteurs basques et les 17 pianistes lorrains que nous avons accueillis le mois dernier, nous avons déjà dépassé d'une unité le quota mensuel de la France, fixé à 38, et encore en raison de la crise qui sévit là-bas. Peut-être les plus hautes autorités accepteront-elles d'arrondir le chiffre à 40. Mais en attendant, vous comprenez bien que je dois en référer : ce n'est pas moi, petite merde d'employé commercial, qui vais outrepasser les bornes fixées par l'état, non ?

Revenant aux papiers étalés :

Votre certificat de non décès, il est où ?

Diego : C'est un document qui n'est plus en usage dans mon pays.

L'agent : Et bien je comprends que ce soit la merde là-bas. Vous faites comment pour prouver que vous êtes en vie ?

Diego : Pardon ?

L'agent : Je reformule ma question : comment faites-vous pour prouver que c'est bien vous qui portez le nom de celui qui prétend être en vie ? C'est clair maintenant, Diego Sanchez ?

Diego : Pas tout à fait mais la carte que vous tenez entre les mains...

L'agent : Allons, allons...Vous savez aussi bien que moi qu'une fausse carte d'identité est aussi facile à obtenir que de faux ongles ou qu'une fausse moustache. Pensez donc, un luthier ! Vous êtes habile de vos mains, n'est-ce pas ? Exceptionnellement habile, pour que notre orchestre national ait été vous chercher si loin pour l'entretien d'instruments très précieux. Une carte d'identité, si on vous fournit le matériel, c'est un jeu d'enfant pour vous, non, Monsieur soi-disant Sanchez ? D'ailleurs avec un nom pareil, comment seriez-vous né à Saint Malo, hein ?

Diego : Le plus naturellement du monde : mes grands-parents qui vivaient à La Corogne ont quitté l'Espagne en 38, ils ont fui...jusqu'à Saint Malo où mon père est né, a rencontré ma mère, et ensuite...

L'agent : Bon, bon, ensuite, ce n'est pas très difficile à imaginer comment votre fils de pute de père et sa salope de femme ont fait pour mettre au monde un petit emmerdeur de luthier qui vient jusqu'ici dépasser les quotas exprès pour me créer des emmerdes. Parce que c'est ça que vous cherchez, mon petit bonhomme : ce n'est pas la vue sur la ville, ni le silence ni la clarté, qui vous intéressent, c'est ma place !

Diego : Pardon ?

L'agent : Sous prétexte d'un job artisanal au sein d'une prestigieuse institution culturelle, vous pénétrez sur notre sol avec une fausse carte d'identité forgée par vos soins. Mais quand vous aurez

rempli votre contrat, quand tous les violons et violoncelles seront réparés, restaurés, relaqués et relookés, on vous dira « bonsoir Monsieur Sanchez » et vous serez bien obligé de regagner la côte bretonne avec ses récifs et ses sables mouvants, avec ses eaux polluées et le lisier de millions de porcs, alors là, très loin le Romantisme, très loin les violons et les sérénades, retour à la case départ ! Alors vous vous êtes dit : « jamais ! ». Seulement moi entre temps, moi, l'employé modèle qui n'a jamais failli ni fauté, qu'est-ce qui lui sera arrivé ? Il aura loué hors quota un des plus beaux appartements de la ville, il aura été convoqué par les services d'immigration, il aura pas su s'expliquer parce que c'est pas un type instruit qui connaît les ficelles, et il aura été renvoyé. Mendiant, dans la rue, pendant que monsieur se prélassera dans son superbe living avec baie vitrée et balcon, vue sur la cathédrale illuminée et sur le port de voyageurs où accostent les plus somptueux paquebots de croisières pour rupins ! Voilà ce qui ce sera passé et vous n'aurez plus qu'à prendre la place que je vous aurai laissée toute chaude. Vu ?

Alors, déjà que le respect des quotas pose problème, sans certificat de non décès, je ne peux rien pour vous.

Diego : Mais le passeport, le visa, le contrat sont en règle...

L'agent : Mais tête de mule je me tue à vous expliquer que tout ceci peut être falsifié ! La seule chose qui conviendrait, c'est un simple papier sur lequel un honnête fonctionnaire aurait écrit : Monsieur Diego Sanchez, né à Saint Malo etc...etc...n'est pas décédé à la date d'aujourd'hui, ce qui du coup vous autorise à prétendre être ce monsieur ! Mais là, rien ne me prouve que vous n'usurpez pas l'identité d'un mort, et ça, si je ne fais pas gaffe, ça peut m'attirer pas mal d'ennuis. Vu ?

Un temps.

Diego : Alors c'est foutu ?

L'agent : Je ne sais pas. Pas encore. Vous avez une idée ?

Diego : Nous pourrions échanger nos pièces d'identité ?

L'agent : Et alors ?

Diego : Vous ne doutez pas que vous êtes vivant, non ?

L'agent : Non, et alors ?

Diego : Alors, si je porte votre nom sur ma poitrine, vous ne douterez plus que je ne suis pas mort.

L'agent : Et je ne craindrai plus que vous preniez ma place puisqu'en un sens vous l'aurez déjà prise virtuellement et avec mon consentement.

Diego : On peut voir les choses comme ça.

L'agent : Alors là, je m'incline : chapeau bas. C'est quelque chose les artistes, l'imagination et tout le toutim ! Vous m'êtes si sympathique, je m'en serais voulu de vous laisser à la rue. Mais la loi

interdit d'accorder un bail à un mort, je n'y suis pour rien, c'est pour éviter que trop de logements demeurent inoccupés. Vous aviez raison : nous sommes faits pour nous entendre. Signez.
Diego s'exécute, l'autre le détache.

Scène 3 : Emménagement

On retrouve le cube appartement de la scène 1. Dans un coin une modeste radio lecteur de CD diffuse la 5^{ème} Bachianas Brasileiras de Villa-Lobos. Diego porte sur la poitrine un large badge où figure le nom Omar Gomma. Il empile ou dépose en fond de scène un certain nombre de cartons tous identiques. Lorsqu'il vient « souffler un peu » à l'avant-scène, on entend le vacarme de l'extérieur qui bien sûr couvre la musique. Il se penche pour apercevoir le port ou la cathédrale mais rentre aussitôt dans le cube, chassé par le bruit.

Scène 4 : Détente

Les cartons occupent le fond de scène avec quelques chaises. Au centre, Diego se repose assis sur un unique fauteuil et écoute le même morceau de musique. (Il songe avec satisfaction qu'il a conquis de haute lutte le droit d'occuper quelques mètres carrés sur cette terre d'accueil).

Scène 5 : Installation

Un ou deux instruments de musique (guitare, violon...) ont été sortis. Diego continue à déballer d'autres objets, qui ne sont pas des instruments, et les dispose sur la scène de façon à figurer un espace (par exemple moulin à café et grille-pain pour un coin cuisine, porte serviette et verre à dent pour un espace toilette). Le lecteur de CD diffuse l'andante du quatuor à cordes n° 14 de Schubert (dit « la jeune fille et la mort »).

On aperçoit le voisin du dessus descendre jusqu'au cube de Diego. Il « frappe ». Diego va à lui. C'est l'agent immobilier, il est en pyjama rayé, muni d'une trique, d'une batte ou d'un nerf de bœuf...

Le voisin : Bonjour. Comment va l'installation ?

Diego : Voyez vous-même. *Il le fait entrer.* Vous venez de loin dans cette tenue ?

Le voisin : Excusez-moi, je vous dérange, peut-être ?

Diego : Non, pas du tout mais...

Le voisin : Je dormais. C'est votre satanée musique qui m'a réveillé. Entre nous, vous ne pourriez pas baisser le son ? Ou alors écouter je ne sais pas, moi, quelque chose de plus...C'est angoissant à la fin le violon. Alors je cauchemarde et ça me réveille. Nauséeux. Comme au sortir d'un mauvais trip. C'est que vous comprenez, j'ai des horaires irréguliers. Alors il faut que je dorme pour récupérer sinon j'ai la migraine, des hauts le cœur, je tremble, j'ai comme une boule, là, à l'estomac. Insupportable.

Autrefois, j'aimais beaucoup le violon, mais le violon tzigane, Brahms à la rigueur, mais maintenant je ne peux plus : trop d'angoisses, trop besoin de sommeil, comprenez-vous ?

Diego : Vous m'avez dit : « les cloisons insonorisées»...

Le voisin : Les cloison, les cloisons...(Fortissimo) Certaines cloisons, oui, (*pianissimo, insinuant, jouant du bâton*) mais pas toutes. Il n'est pas toujours nécessaire d'insonoriser **toutes** les cloisons. Dites donc, très cher ami, vous ne pourriez pas arrêter votre zin-zin, là, ça me fout le bourdon.

Diego : Vous voulez vous asseoir ? Un verre d'eau, peut-être ?

Le voisin : Non, je veux dormir. D'un sommeil lourd, sans rêve, et en finir avec les maux du cœur et les souffrances de la chair¹, c'est trop demander ?

Diego : Mais il est 18 heures, c'est dimanche, je peux...

Le voisin : J'ai des horaires très irréguliers, des journées difficiles, des nuits difficiles, vous pouvez tout de même me rendre ce petit service après ce que j'ai fait pour vous ! Je vous héberge sans preuve de votre existence et vous, pour me remercier, vous me pourrissez la vie : merci !

Diego : D'où venez-vous dans cette tenue ?

Le voisin, le doigt levé : J'habite juste au-dessus. Un appartement tout comme le vôtre, clair, spacieux, enfin je ne vous apprends rien.

Diego : Vous ne m'aviez pas dit ?

Le voisin : Non, je ne vous avais pas dit...On ne peut pas toujours tout dire, comme ça, au premier venu, n'est-ce pas ? Où irait le monde si dès la première rencontre...il faut savoir garder un minimum de discrétion sinon tout fout le camp, hein ? C'est la porte ouverte à tous les abus. Je vais même plus loin : que vaudraient l'amour, l'amitié, si dès le premier instant on allait se répandre en confidences auprès du premier étranger venu ?

Diego : Sans parler de confidences, vous pouviez me dire que vous habitiez ici, je vous croyais agent immobilier.

Le voisin : Je suis agent immobilier : comme je suis chauffeur de taxi, ou chasseur d'hôtel. Il m'arrive même d'être pompier, volontaire, quand les incendies se rapprochent. Par ici, dès les

¹ D'après Shakespeare, Hamlet : And by a sleep to say we end the heartaches and the thousands natural shocks that flesh is heir to...

premiers beaux jours les faubourgs flambent, de l'autre côté des collines ; la forêt s'embrase, alors si le front de l'incendie devient trop menaçant, je fais le nécessaire. Tous les bons citoyens devraient en faire autant, vous n'êtes pas de mon avis ?

Diego : Il n'y a pas des spécialistes ?

Le voisin riant : Des spécialistes...Tous les bons citoyens devraient être des spécialistes en cas de menace...Bref, vous savez désormais combien mes journées sont pénibles : alors, je vous en prie, laissez-moi un peu de repos. C'est la moindre des choses après ce que je fais pour vous.

Il est près de la porte. Il se retourne. Il pointe le doigt vers le bas :

Un dernier mot : méfiez-vous du voisin du dessous. Ce n'est peut-être pas un terroriste mais bon... vous avez une arme ?

Diego :

Le voisin : Je vous en procurerai une. Inutile de me remercier.

On l'aperçoit regrimper au-dessus tandis que Diego revient vers le devant de la scène. Il approche du 'balcon'. Dès qu'il franchit le cadre, vacarme urbain qui couvre la musique. Noir brutal.